

PYRAMIDE présente



PRIX
D'INTERPRÉTATION
FÉMININE
FESTIVAL DE CANNES

Jaclyn Jose

MA'ROSA

Un film de
Brillante Ma Mendoza

PYRAMIDE présente



**PRIX
D'INTERPRÉTATION
FÉMININE**
FESTIVAL DE CANNES

Jaclyn Jose

MA'ROSA

Un film de
Brillante Ma Mendoza

Durée du film : 1h50

SORTIE LE 30 NOVEMBRE

RELATIONS PRESSE :
LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA
Céline Petit
25 rue Notre-Dame-des-Victoires
75002 Paris
01 41 34 22 42
cpetit@lepublicsystemecinema.fr

DISTRIBUTION :
PYRAMIDE
5 rue du Chevalier de Saint-George
75008 Paris
01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com



Synopsis

Ma' Rosa a quatre enfants. Elle tient une petite épicerie dans un quartier pauvre de Manille où tout le monde la connaît et l'apprécie. Pour joindre les deux bouts, elle et son mari Nestor y revendent illégalement des narcotiques. Un jour ils sont arrêtés. Face à des policiers corrompus, les enfants de Rosa feront tout pour racheter la liberté de leurs parents.



Entretien avec BRILLANTE MA MENDOZA

Comment est née l'idée de *Ma' Rosa* ?

Il y a quatre ans, quelqu'un m'a raconté cette histoire que sa famille et lui avaient vécue. Cette personne est aujourd'hui devenue l'un des personnages du film, mais vous me permettrez de ne pas dire lequel... Son histoire m'a touché : c'est un secret de polichinelle aux Philippines, tout le monde sait qu'il y a à la fois un problème de drogue et un problème de corruption. Mais c'est la première fois que j'y étais personnellement confronté. J'ai essayé d'en savoir plus, de connaître tous les détails de cette affaire : comment c'est arrivé, et surtout pourquoi un tel besoin d'argent vous pousse à vendre de la drogue.

Et puis j'ai rencontré les autres membres de la famille : ce n'était pas facile pour eux de tout raconter, il fallait qu'une confiance s'installe entre nous, qu'ils comprennent que je ne voulais pas « exploiter » leur histoire, en tirer parti d'une façon mercantile, que je voulais comprendre le processus et les

situations qu'elle avait provoqués. Le scénario s'est écrit petit à petit, j'ai également fait des recherches sur la police philippine.

On peut donc dire que *Ma' Rosa* est tiré d'une histoire vraie. C'est ma méthode de travail depuis quelques années : chercher des expériences réelles, trouver un « référent », une personne qui servira en quelque sorte de tremplin au scénario que je développerai avec un scénariste - en l'occurrence Troy Spiritu pour *Ma' Rosa*.

Où se situe l'action de *Ma' Rosa* ? À quelle classe sociale appartient la famille du film ?

Le film se déroule dans un quartier précis de Manille, dans le cœur actif de la ville. Je ne vais pas le citer, pour ne pas le stigmatiser, l'histoire pourrait arriver n'importe où dans la métropole. C'est une famille pauvre, comme 80% des Philippines aujourd'hui. Elle aspire à rejoindre le bas de la classe moyenne,

peut-être que les enfants, dont certains font des études, y parviendront. Mais il ne faut pas se méprendre, la boutique de Ma' Rosa et de son mari est une minuscule échoppe. Ils gagnent peut-être l'équivalent de dix dollars par jour. Comment voulez-vous survivre avec si peu ? Pour moi, raconter une histoire qui touche 80% de la population philippine, c'est raconter le pays tout entier. Les 20% qui forment les classes aisées ne représentent pas la nation.

Est-ce pour vous une nécessité de raconter votre pays ?

Un artiste est un instrument, le reflet de ce qui se passe autour de lui. Que l'on soit peintre, musicien, écrivain, on trouve son inspiration dans son environnement proche. Il ne s'agissait pas de signer un plaidoyer, mais faire ce film pour moi était une nécessité. Cette histoire devait être dite. Non pas à la façon d'un reportage, c'est la fonction des journalistes ; mais pour éduquer, éclairer, ne pas chercher à faire plaisir : le cinéma dominant est truffé d'histoires flatteuses et fausses qui ne reflètent pas le monde autour de nous. Mon film ne transforme pas, de façon pornographique, la pauvreté en spectacle. Il dit l'histoire de gens ordinaires.

L'action se déroule sur quelques heures, pourquoi ce choix ?

Parce qu'il est conforme à la vérité de la situation. La question du temps est très importante. Aux Philippines, si vous arrêtez un trafiquant de drogue en semaine, il va directement en prison. Si vous l'arrêtez un vendredi soir, comme les tribunaux sont fermés le week-end, il reste en garde à vue jusqu'au lundi, au commissariat. La police a donc tout intérêt à faire des rafles en fin de semaine : cela lui laisse 48 heures pour négocier et éventuellement remettre les trafiquants en liberté contre de l'argent. C'est exactement ce que raconte le film.

Bien sûr, c'est la pauvreté qui déclenche la corruption : il faut se débrouiller, même au mépris de la loi et de la morale, pour survivre. Mais ce genre de corruption n'est pas propre aux Philippines, vous en trouverez partout dans le monde, à des échelles différentes. Ici, la corruption est voyante, mais il y a aussi de la corruption dans les pays plus développés, à un plus haut niveau, que l'on ne connaît pas.

Comment avez-vous trouvé votre style, cette apparence d'ultra-réalisme, qui s'affirme de film en film ?

Comme vous le savez, je suis devenu réalisateur assez tard, vers 45 ans, après avoir travaillé notamment dans la publicité. Je n'ai pas fait d'école de cinéma. Mon désir est d'être le plus réaliste possible, que la frontière entre documentaire et fiction se brouille. Bien sûr, *Ma' Rosa* est une fiction : il y a des acteurs, des décors, un scénario structuré, mais la forme est celle d'un documentaire. Plus on sera près de la réalité, plus il y aura de vérité dans le film, mieux cela reflètera la vraie vie. La crédibilité des répliques, des costumes, des situations, doit être maximale. Bien sûr, c'est une approche qui peut choquer, il y a des spectateurs qui ne veulent pas voir la réalité, parce que le cinéma ne la montre pas si souvent. Mais le public de mes films est aventureux, il veut recevoir des nouvelles du monde.

Plus concrètement, qu'apporte le fait de tourner en caméra portée ?

La caméra à l'épaule montre l'instabilité de ces vies, leur urgence, leur situation de malaise permanent. C'est un monde où il faut vivre caché et où l'on vous épie en permanence, un monde où il faut se protéger. Je tourne avec trois caméras, je ne dis pas aux acteurs où elles seront. Je leur demande d'oublier tout ce qu'ils ont appris et de jouer le plus naturellement possible puisqu'ils vont aussi tourner avec des acteurs non-professionnels. En outre le scénario ne leur a jamais été donné. Il y a des dialogues écrits, mais je laisse les acteurs choisir leurs propres mots s'ils le désirent. Je précise la situation, s'il y a une réplique importante il faut la garder, mais pour tout ce qui est autour, ils sont libres. Du coup, je capture des moments, tout devient très spontané, action, situation, émotions... Le film a été tourné en respectant la chronologie de l'histoire afin que les comédiens puissent ressentir la détresse de leurs personnages. À l'arrivée, j'ai beaucoup de rushes et le montage devient une part très importante du processus : je dirais que l'écriture du scénario et la préparation logistique représentent 50% du travail créatif, le tournage, qui dure moins de quinze jours, 20%, et le montage, qui peut prendre plusieurs mois, les 30% restants du processus.

Les acteurs apprécient-ils cette méthode ?

Oui, parce qu'elle leur donne beaucoup de liberté pour explorer leur art et le personnage qu'ils doivent incarner. C'est une collaboration créative. Pendant la préparation, nous nous immergeons toujours, mon équipe technique et moi, dans le quartier où se passe l'action et où le film va être tourné, nous allons au contact de ses habitants, nous regardons comment ils vivent, etc. Cette fois, j'ai demandé aux comédiens de faire de même, pour mieux capter leur façon de se comporter, de parler. On a souvent déjeuné ou dîné avec des gens du quartier, ou bien on les invitait à nos côtés pendant la préparation. Plusieurs répliques sont nées de cette immersion.

Mais le commissariat a été reconstitué en studio, n'est-ce pas ?

Pas du tout. C'est un vrai commissariat. Et les policiers qui l'occupent d'habitude savaient ce que j'allais y tourner. Ils m'ont dit qu'ils ne se sentaient pas du tout visés ! Les commissariats de Manille sont remplis d'enfants errants : des gamins qui ont été attrapés un jour pour un petit larcin, comme ils n'ont pas de famille, ils restent au commissariat, font les petits boulots. C'est très courant.

L'une des forces du film est qu'il est exempt de psychologie : les personnages sont dans l'action, ils se battent. Ils marchent, tombent, se relèvent ...

Pour eux, c'est une situation presque habituelle, quotidienne. Ils prennent les choses comme elles viennent : ils sont trop blasés pour se plaindre ou protester, du reste ils n'ont pas d'autre choix. La chute de la fille de Ma' Rosa prend une dimension symbolique : elle marche dans une ruelle très étroite, il n'y a pas d'autre chemin. Quelqu'un jette de l'eau, pas par méchanceté, mais parce que c'est son travail, à ce moment-là, qui le réclame : la fille glisse, tombe, mais elle ne se plaint pas, elle n'engueule pas la vieille femme responsable de sa chute. Elle se relève et reprend sa route.

La façon dont les enfants sont solidaires des dettes de leurs parents est aussi très marquante...

C'est ce qui s'est passé dans la réalité. Et c'est ce qui m'intéressait, et me navrait aussi. Ces enfants sont encore très jeunes, ils ne seront peut-être



pas tous de bons citoyens, mais ce sont de bons enfants. Leurs parents ne sont peut-être pas de bons citoyens, mais ce sont de bons parents. Les liens familiaux échappent parfois à la morale : vous pouvez être une mauvaise personne d'un côté, une bonne de l'autre... C'est vrai que je me suis délibérément retenu de montrer les émotions de chacun des personnages. Jusqu'au plan final où Ma' Rosa pleure. Elle ne regrette rien. Quand il s'agit de survivre, il n'y a pas de place pour le regret, il y a peu de place pour penser à la morale et aux fautes commises. Il faut aller de l'avant. Mais elle montre enfin son humanité, qui résume l'humanité toute entière. La douleur est pour elle, mais elle doit rester forte et faire ce qu'elle a à faire. Elle regarde une autre famille fermer boutique, une famille qui essaye de survivre et dont on ne connaîtra jamais l'histoire. Une famille naïve et vulnérable... Comme un reflet de ce qui est arrivé à la sienne.

Comment avez-vous choisi Jaclyn Jose et Julio Diaz, pour jouer Ma' Rosa et son mari ?

Ils ont débuté au début des années 80, quand j'étais encore directeur artistique. On a travaillé ensemble dans la pub et on est devenus amis. Jaclyn a joué dans mon premier film, et je leur ai demandé de jouer un couple à plusieurs reprises, dans *Serbis*, dans *Tirador*, etc. Jaclyn et Julio ont chacun de leur côté une carrière de comédiens, mais quand ils travaillent avec moi, ils connaissent mon style, savent ce que j'attends d'eux. Cela devient presque facile pour nous. Et c'est la propre fille de Jaclyn, Andi Eigenmann, qui joue la fille de Ma' Rosa.

Quelle a été votre réaction au Prix d'Interprétation reçu par Jaclyn Jose au Festival de Cannes ?

J'ai été surpris, vu le nombre d'actrices prestigieuses en lice. Présenter le film en compétition, pouvoir ainsi raconter au monde entier une tranche de destin du peuple philippin, c'était déjà un grand signe de reconnaissance, et je savais que l'interprétation de Jaclyn serait saluée. Mais nous ne pensions pas aller aussi haut ! Le prix de Jaclyn fait honneur à notre pays, d'autant plus qu'elle est la première actrice d'Asie du Sud-Est récompensée à Cannes, mais c'est aussi un tremplin pour la notoriété du film : aux Philippines, ce prix d'interprétation a créé un buzz très important, tout le monde est curieux de

sa performance - particulièrement de la dernière scène qui aurait fait pleurer Kirsten Dunst, d'après ce que la comédienne, membre du Jury, a raconté depuis...

Comment le film résonne-t-il avec la politique de lutte contre la drogue, souvent violente, menée par le nouveau président philippin Rodrigo Duterte ?

Comme je vous l'ai dit, le film est né d'une histoire vraie, survenue en 2012. Le projet a été mis en stand-by pendant deux ans, le temps que Troy Espiritu puisse se remettre à l'écriture du scénario, et le finir début 2015. La production a démarré en août 2015. À cette époque, le nom de Rodrigo Duterte n'était pas connu de grand monde aux Philippines et personne ne s'attendait à ce qu'il se présente à l'élection présidentielle.

Je le répète : le problème du trafic de drogue est de notoriété publique, celui de la corruption policière également. Tout se passe sous notre nez, mais la société n'y prête pas attention. C'est à nous, artistes, de montrer la vie telle qu'elle est. Nous n'avions pas l'intention de transmettre un message politique, mais juste de faire le portrait d'une famille philippine ordinaire. Qui, peut-être, constitue un microcosme de la société philippine toute entière. Aux spectateurs d'interpréter cette histoire comme ils le désirent...





BRILLANTE MA MENDOZA, réalisateur

Né le 30 juillet 1960 à San Fernando, aux Philippines, Brillante Ma Mendoza commence à travailler comme chef décorateur pour le cinéma et des films publicitaires pour la télévision. Son premier long métrage, *Masahista (Le Masseur)* obtient le Léopard d'or au Festival international du film de Locarno en 2005 et ouvre la voie à un cinéma indépendant aux Philippines. Cette même année, il crée Center Stage Productions (CSP), une maison de production indépendante.

Brillante Ma Mendoza continue à faire des films et documentaires montrant la vie des Philippins et les marges de la société, et contribue à la formation d'un public pour le cinéma indépendant dans le pays. Ses films sont montrés dans les écoles à travers le pays et *Manoro (The Teacher)* est officiellement inscrit dans les programmes scolaires.

Brillante Ma Mendoza est le premier réalisateur philippin distingué par la France, qui l'a nommé Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.

Filmographie sélective

- 2005 **MASAHISTA** (*LE MASSEUR*)
LÉOPARD D'OR, FESTIVAL DE LOCARNO
- 2006 **KALEDO** (*SUMMERHEAT*)
- 2006 **MANORO** (*THE TEACHER*)
Documentaire
- 2007 **JOHN JOHN** (*FOSTER CHILD*)
QUINZAINE DES RÉALISATEURS, FESTIVAL DE CANNES
- 2007 **TIRADOR** (*SLINGSHOT*)
- 2008 **SERBIS**
EN COMPÉTITION, FESTIVAL DE CANNES
- 2009 **KINATAY**
PRIX DE LA MISE EN SCÈNE, FESTIVAL DE CANNES
- 2009 **LOLA**
- 2012 **CAPTIVE**
EN COMPÉTITION, FESTIVAL DE BERLIN
- 2012 **THY WOMB**
- 2013 **SAPI** (*POSSESSED*)
- 2015 **TAKLUB**
MENTION SPÉCIALE ET PRIX DU JURY ŒCUMÉNIQUE,
UN CERTAIN REGARD, FESTIVAL DE CANNES
- 2016 **MA' ROSA**
PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE,
FESTIVAL DE CANNES

Liste artistique

Ma' Rosa.....Jaclyn JOSE
Nestor.....Julio DIAZ
Jackson.....Felix ROCO
Raquel.....Andi EIGENMANN
Jomas.....Kristofer KING
Linda.....Mercedes CABRAL
Erwin.....Jomari ANGELES
Tilde.....Maria Isabel LOPEZ

Liste technique

Réalisateur..... Brillante Ma MENDOZA
Scénario..... Troy ESPIRITU
Image..... Odyssey FLORES
Montage..... Diego Marx DOBLES
Décors..... Dante MENDOZA
Directeur Artistique..... Harley ALCASID
Son..... Albert Michael IDIOMA
Musique..... Teresa BARROZO
Producteur délégué..... Brillante Ma MENDOZA
Producteur..... Loreto Larry CASTILLO
Producteur exécutif..... Carlo VALENZONA
Consultant créatif..... Armando LAO
Production..... Center Stage Productions
Distribution France..... Pyramide
Ventes Internationales..... Films Distribution

Philippines | 2016 | 110 min | Couleur | 1.78

